

Une empreinte qui ne s'efface pas : George Sand à Majorque

Mercè Rodoreda- l'un des écrivains qui compte dans la littérature catalane m'avait conseillé, il y a bien longtemps, de lire Llorenç Villalonga¹. En le lisant j'ai découvert que nous, les Français, nous avons une dette envers cet auteur amant de la langue, de la culture et de la littérature françaises. Et lorsque le professeur Simone Bernard Griffths, me proposa de traduire *Un été à Majorque*, j'y vis l'occasion de donner à cet écrivain l'hospitalité- linguistique- qui permettrait aux lecteurs de langue française, son autre public, de jouir de son sens de l'humour et de l'acuité de son regard aiguisé par la lecture de ses idoles : Voltaire, Anatole France et Marcel Proust. Amie de Villalonga et de George Sand, je suis heureuse d'être ici parmi les amis de George Sand et remercie le directeur de l'Institut Ramon Llull de me donner l'occasion de parler d'une liaison enjouée, singulière : celle de George Sand et de Llorenç Villalonga.

Oui, nous avons une dette envers cet écrivain amant de la France et souvent qualifié d' *afrancesado* , littéralement « francisé », mais ce mot n'a pas d'équivalent en français, car il ne désigne pas seulement une personne qui a assimilé la culture française. L' *afrancesat* ², c'est l'amant des Lumières et de la liberté, un amour souvent contrarié dans l'histoire de la péninsule ibérique. Raison pour laquelle ce mot a une connotation péjorative. Laissons à l'écrivain Jorge Semprún, souvent traité lui aussi d' *afrancesado*, tel Goya ou Buñuel, le soin de préciser le sens de ce mot :

¹ Llorenç Villalonga, Palma de Mallorca, 1897-1980

² Le terme catalan

« Depuis l'époque des Lumières et de la Révolution Française, *afrancesado* est un terme qui sert à disqualifier comme étranger tout partisan des idées modernes (...) De surcroît l'« afrancesado » de la tradition conservatrice est quelqu'un dont le goût de la liberté se mêle à celui du libertinage. »³

Nonobstant être traité d'« afrancesat » n'était pas pour déplaire à Villalonga qui affirme :

« Je n'ai jamais caché mon amour pour la France éclairée du XVIII^e siècle (...) et ma sympathie jamais démentie tout au long de mon oeuvre pour la civilisation européenne à son point d'épanouissement le XVIII^e siècle français. »⁴

Afrancesat certes, Villalonga est un grand écrivain de son temps, et de son pays. Allergique à la bêtise et aux idées reçues, un anesthésiant pour l'esprit, disait-il, il a écrit une oeuvre complexe qui a parfois suscité des remous. Un autre écrivain majorquin, José Carlos Llop, regardant une photo de Villalonga écrivait :

« Ce grand Monsieur sur le portrait est l'un des meilleurs écrivains de la mémoire de notre pays, ce qui dans un pays d'oubliuse mémoire ne sert pas à grand chose. Du moins, je soupçonne qu'il est resté, pour l'histoire de notre littérature, une bizarrerie *afrancesada* perdue de l'autre côté de la mer. »⁵

L' *afrancesamiento* de Villalonga est une identification à l'Autre, à l'Autre idéal. Et cette identification lui permet de se séparer du Même, ou du moins de prendre la distance convenable avec la société de ses

³ Jorge Semprún, *Federico Sánchez vous salue bien*, Grasset, Paris, 1993.

⁴ Llorenç Villalonga, *Falses Memòries de Salvador Orlan*, ed. Club de Novel·listes, Barcelona, 1967, p. 9.

⁵ José Carlos Llop, Introduction à Llorenç Villalonga, *Dos pastiches proustianos*, Anagrama, Barcelona, 2007, p.8. C'est nous qui traduisons.

semblables. Regarder avec le regard de l'Autre sa propre réalité sociale aide l'*afrancesat* à se soustraire à la souffrance que lui inflige aussi bien la société fermée et pétrifiée de la vieille Palma que l'orthodoxie des écrivains régionalistes qu'il vit comme un enfermement de plus.

Et parmi toutes les figures d'identification de Villalonga, s'il en est une qui a laissé une *empreinte* particulièrement vive dans son oeuvre, c'est bien George Sand. De cette femme libre qui apparut à Quadrado comme « le plus immoral des écrivains » et « la plus obscène des femmes », Villalonga fit son alliée substantielle.

Cette femme libre se comporta à Majorque comme si elle était à Paris. Sans égards pour les us et les coutumes du pays, elle y vint avec ses deux enfants, accompagnée d'un Monsieur qui n'était pas son mari, tuberculeux de surcroît. Et, relève Villalonga : George Sand de crier à l'ignorance des Majorquins qui croient à la contagion de cette maladie. Dans une société rurale, patriarcale : fumer, porter des pantalons, ne pas aller à l'église ne pouvait que susciter l'hostilité.

Tout en célébrant la beauté sans égal de Majorque « cette verte Helvétie sous le ciel de la Calabre », « la Française » fit de cette expérience un récit assez féroce, ethnocentrique et injuste parfois. Son livre tomba dans l'île comme un pavé dans la mare.

Llorenç Villalonga, lui, réagit de manière fort singulière à ce texte. Dès 1917, le jeune homme qui fait part de ses lectures à son oncle, écrivait :

« Les classiques espagnols sont ennuyeux (...) Des Romantiques, n'en parlons pas, c'est le comble de l'absurdité. Je te préviens qu'un roman de Jorge Sand, romantique exaltée, m'a beaucoup plu. Il s'intitule *Valentine*. Ce qui me plaît aussi

de Jorge Sand c'est *Un hiver à Majorque*. Je l'ai lu en français, c'est beau et très juste. »⁶

« Beau et très juste », voilà une note bien différente dans le concert d'indignations provoquées par le récit de Sand.

Au soir de sa vie, Villalonga revient à ses premiers amours. En 1975, il répond à *Un hiver à Majorque* par un roman : *Un estiu a Mallorca*⁷(*Un été à Majorque*), ce qui, là aussi, le distingue des autres. Il y raconte l'histoire d'une exubérante poétesse sud-américaine, Silvia Ocampo, qui condense des traits de George Sand et d'Emilia Bernal, poétesse cubaine venue, elle aussi, visiter l'île en 1931 et 1932. Cette femme de quarante-sept ans séduisit Villalonga, de treize ans son cadet. Silvia Ocampo, poétesse d'âge mûr, non seulement séduit un jeune homme de la très bonne société de Palma, mais surtout ne cache pas ses amours, ce qui lui vaudra d'être exclue. Villalonga ne cesse d'épingler l'hypocrisie d'une société qui se veut très morale. Par ses mœurs de femme libre, Silvia Ocampo choque autant les Majorquins que George Sand cent ans plus tôt. Cent ans après la visite de la « Française romantique », Majorque s'est convertie en station touristique (de luxe), l'été a succédé à l'hiver, mais les mentalités n'ont guère changé :

« Miquel Milà (...) était convaincu que les Majorquins critiquaient Madame Ocampo pour les mêmes raisons qui, un siècle plus tôt, les avaient poussés à écorcher vive George Sand. »⁸

⁶ Llorenç Villalonga, *Cartes i articles*, éd. Jaume Pomar, Mallorca, Moll, 1998, p.33. C'est nous qui traduisons

⁷ Llorenç Villalonga, *Un estiu a Mallorca*, Club dels Novel·listes, Barcelona, 1975. Traduit par Marie-France Borot. *Un été à Majorque*, P.U. Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2008 (Cahiers Romantiques n° 15).

⁸ Llorenç Villalonga, *Un été à Majorque*, op.cit. p.38.

Dans un article du 29 Mai 1932, au moment de sa liaison avec Emilia Bernal, Villalonga imagine un dialogue avec George Sand « revenue dans la plénitude de son automne glorieux », et lui prête ses paroles :

« Comme vous êtes devenus aimables, vous les Majorquins (...). Il y a quatre-vingt seize ans, Monsieur, j'ai beaucoup souffert un hiver à Majorque... »⁹

Et il lui répond :

« Certes Majorque a dû évoluer, mais ne vous y fiez pas trop, Madame. Toutefois ne revenez pas avec un ami malade, ni en bonne santé d'ailleurs, ni moins jeune que vous. »

En un jeu subtil, l'auteur mêle- non sans ambivalence- critique et admiration pour George Sand. Souvent elle devient le porte-voix de Villalonga qui, de manière oblique, critique ainsi sa propre société.

Ce n'est pas seulement le personnage de George Sand qui revient dans les textes de Villalonga, mais son récit, *Un hiver à Majorque*, dont il insère de longs passages- en français- dans son texte ; sur les conseils, semble-t-il, de son éditeur, l'écrivain Joan Sales, soucieux d'étoffer le livre trop mince que lui présentait Villalonga.

Certains critiques n'ont vu dans l'insertion massive du texte de Sand que des ajouts, du rembourrage. Oubliant que l'*afrancesat*, qui eût souhaité que ses enfants (qu'il n'eût pas) parlent français-, ne fut sans doute pas mécontent d'incorporer dans son texte la langue de Voltaire et d'Anatole France. En oubliant aussi de regarder de près le travail de ce cannibale exquis qui veille au texte qu'il incorpore, et qu'il l'utilise à ses propres fins. De ce collage inédit résulte une

⁹ Llorenç Villalonga, *Cartes i articles*, op.cit. p. 17.

écriture polyphonique où se mêlent les voix de G. Sand, de Silvia Ocampo, souvent nommée « l'autre Sand », et celles de l'auteur.

A la Majorque que visite Silvia Ocampo dans les années 30, se superpose celle que découvre l'autre voyageuse un siècle plus tôt. Ainsi le lecteur découvre-t-il, à son tour, Majorque sous les regards croisés de ces personnages. L'écrivain utilise le « regard éloigné » de ces deux étrangères pour souligner l'étroitesse de vues, l'immobilisme, l'inertie des habitants de « l'île de la tranquillité »¹⁰.

Dans ce monde pétrifié, les Sand-Ocampo, ces hors-venues apportent le mouvement, la vie, la liberté de leurs moeurs. De ce fait, elles suscitent l'hostilité, mais ces fauteuses de trouble apportent aux « anémiques réunions provinciales » des « injections de vie ». Quand Silvia Ocampo apparaît « l'atmosphère s'échauffe », un « mystérieux frémissement de plaisir jaillit ». Ces femmes libres si différentes des femmes de la bonne société de Palma inquiètent : « Tout était à craindre de la part d'étrangères et de divorcées ».

Ces femmes inquiètent aussi parce qu'elles sont cultivées, intelligentes –« terriblement » intelligentes, et qu'elles écrivent¹¹. Dans un autre de ses articles, Villalonga affirmait : « Nos grand-mères avaient horreur de la littérature », dona Maria, fille de bonne famille fidèle à ses ancêtres, ne lit pas. Si elle y est obligé, cela lui donne mal à la tête. Naturellement, elle n'a lu ni George Sand ni Silvia Ocampo, et avoue : « Moi, les femmes de talent me font peur ! ».

Porte-paroles critiques de Villalonga à l'égard de sa propre société, George Sand et Silvia Ocampo sont aussi pour lui des figures de rêve. Ces étrangères qui « vivent leur vie » font rêver l'auteur- comme elles font rêver la fille de dona Maria, la jeune Marisol.

¹⁰ C'est ainsi que l'on nomme traditionnellement Majorque.

¹¹ Avec son ironie habituelle, Villalonga note que l'entrée des femmes dans le champ littéraire, (dont Martine Reid retrace l'histoire in *Femmes en littérature*, Belin, 2010), est toujours problématique à Majorque, au XXe. siècle !.

A la vision de la Française « fumant le narguilé » sortie d'un poème de Miquel dels Sants, qui célèbre Sand et que Villalonga intègre également dans son texte, répond celle de la Sud-Américaine « allongé sur le divan et fumant ». Comme de nouvelles Odalisques, ces hors venues suscitent les rêveries d'un Orient voluptueux qui, depuis le XIXe siècle bourgeois voué au Commerce et à l'Industrie, ne cesse de faire fantasmer les hommes de la société industrielle voués à la productivité (et donc au travail et à la famille soutien des travailleurs) .

Avec Ocampo, « l'autre Sand », fait aussi retour le XVIIIe siècle, la douceur de vivre d'un monde prompt aux jeux amoureux :

« Ce soir Silvia Ocampo finirait par embrasser Antoni dans la pénombre discrète d'un paravent contemporain de Voltaire » et elle le ferait « naturellement comme on cueille une pêche mûre à la portée de la main sur une branche. »¹²

Et ajoute malicieusement Villalonga :

« Il faut tenir compte des circonstances atténuantes, la nuit, la chartreuse, le paravent aux chinoiseries françaises du XVIIIe siècle imprégné de tradition érotique.¹³

Avec Silvia et son jeune amant cachés derrière ce « vieux et délicieux » paravent de Coromandel reviennent les jeux de l'amour et du hasard, les escarpolettes indiscretes, les baisers volés, les embarquements pour Cythère et le grand Voltaire, déjà réincarné dans *Bearn*¹⁴.

¹² Llorenç Villalonga, *Un été à Majorque*, op.cit. p.96.

¹³ Ibid. p.99.

¹⁴ Le grand roman de Llorenç Villalonga.

Avec Voltaire –allié de Villalonga- reviennent la vivacité, la mobilité, l'intelligence combative pour sauver ce petit monde de l'inertie, de la vacuité et de l'emphase creuse. Avec Sand, avec Ocampo et le délicieux paravent XVIIIe revient le scandale de la liberté, de l'amour et de la vie. Ainsi l'auteur d' *Un été à Majorque* depuis longtemps retiré dans la tranquillité d'un mariage de convenance, peut-il, au seuil du crépuscule, rêver avec George Sand, vivre d'autres vies.

Et il n'aurait certainement pas manqué d'applaudir la décision du Conseil de Majorque de nommer « la Française » « fille adoptive de Majorque », lui qui- pour défendre *Un hiver à Majorque*- avait souligné son rôle de pionnière dans la promotion du tourisme dans l'île. La scandaleuse a bien mérité de la patrie : « par une de ces ironies du destin Valldemossa doit une bonne partie de son essor économique aux cinquante-six jours de supplice que le musicien et l'écrivain passèrent dans ce village »¹⁵.

A Majorque, l'empreinte de George Sand n'est pas près de s'effacer, car elle a provoqué un tourisme particulier et plein d'avenir : le tourisme littéraire et musical. L'alliance d'une femme-écrivain libre, d'un musicien de génie, d'une histoire d'amour et d'une Chartreuse inquiétante continuera pendant longtemps à alimenter les rêveries des promeneurs.

Marie-France Borot.

Université de Barcelone.

¹⁵ Carme Riera, *Les Porcades de George Sand* (Les Cochonneries de George Sand), Préface à la traduction d'*Histoire de ma vie*.